

Exil de Saint-John Perse :
résister par une poétique du vivant

L'œuvre contre le nihilisme des écrivains engagés

Lors de son discours de réception du Prix Nobel de littérature en 1960, Saint-John Perse déclarait que la poésie, tenue à l'écart de la société, se définissait comme une interrogation de la vie. « Le poète se trouve aussi lié, malgré lui, à l'événement historique. Rien du drame de son temps ne lui est étranger »¹. La fonction du poète est de donner une leçon d'optimisme lors des « pires bouleversements de l'histoire [qui] ne sont que rythmes saisonniers dans un plus vaste cycle d'enchaînements et de renouvellements » (*OC*, 446). Ce *Discours de Stockholm* se montre hostile envers la tendance nihiliste que connaît le monde occidental depuis la fin de la deuxième guerre mondiale qui a été l'occasion pour un certain nombre d'écrivains de s'indigner en plus de réclamer une place dans la société. L'engagement des écrivains ne date, bien évidemment, pas de cette période, mais le succès du courant existentialiste apparaît comme une menace pour Saint-John Perse : « Il n'est pas vrai que la vie puisse se renier elle-même. Il n'est rien de vivant qui de néant procède, ni de néant s'éprenne » (*OC*, 446)².

¹ S.-J. Perse, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1986, p. 446. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *OC*, la pagination après le signe abrégatif.

² Cf. R. Ventresque, « Procès de l'existentialisme et de la littérature engagée », [dans :] *Souffle de Perse*, décembre 2010, Hors-Série, n° 1, www.fondationsaintjohnperse.fr/html/Souffle_HS1_Ventresque.pdf.

Expliquant les raisons qui poussent une catégorie d'écrivains à s'engager, Roger Caillois – qui fut proche de Saint-John Perse – écrit : « Il n'est pas que la nature pour avoir horreur du vide. L'homme ressent plus vivement encore la répugnance. C'est pourquoi de tous les écrivains qui s'engagent, comme ils disent, ou qui clament qu'il faut s'engager, on n'en découvre pas un qui n'ait été ou qui ne demeure nihiliste en quelque façon, et désespéré et affreusement disponible »³. Cette désespérance va à l'encontre de la leçon d'optimisme de Saint-John Perse – leçon retenue par Caillois qui signe un éloge du poète dans le volume d'*Honneur à Saint-John Perse* paru en 1961 aux éditions Gallimard. Catherine Mayaux considère « que dans ces années-là, on a une haute conscience de la valeur active de la poésie et de l'idée que le poète participe au drame de son temps et prend nécessairement part à l'événement par son travail poétique qui est un travail spirituel »⁴.

Dans un essai publié en 2013, Jérôme Thélot écrit que « [l]e poète au travail n'est d'aucune modernité ni d'aucun classicisme, n'est disciple d'aucune théorie ni adversaire d'aucun discours, n'est porteur d'aucun *credo* ni d'aucun blasphème : requis, seulement, par la "vie" »⁵. Se référant à Baudelaire, il décrit l'activité poétique comme un « accouchement de la vie ». Cette définition rejoint ce que Saint-John Perse écrivait à Claudel en 1912 déjà : « J'aimerais seulement qu'il me fût donné un jour de mener une "œuvre", comme une *Anabase* sous la conduite de ses chefs. (Et ce mot même semble si beau que j'aimerais bien rencontrer l'œuvre qui pût assumer un tel titre. Il me hante) » (*OC*, 722)⁶. Ce souhait se réalise

³ R. Caillois, *Babel* précédé de *Vocabulaire esthétique*, Paris, Gallimard, 1996, p. 368.

⁴ C. Mayaux, « Saint-John Perse dans la critique des années 1950 », [dans :] H. Levillain, M. Sacotte (dir.), *Saint-John Perse (1945-1960) : une poésie pour l'âge nucléaire*, Paris, Klincksieck, 2005, p. 43.

⁵ J. Thélot, *Travail vivant de la poésie*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 61.

⁶ SJP évoque encore dans le *Discours de Florence* (pour le huitième

quelques années plus tard avec *Anabase* (1924) qui est une œuvre qui s'inscrit hors du lieu, hors du temps et qui permet au poète de traiter de la « solitude dans l'action. Aussi bien l'action parmi les hommes que l'action de l'esprit » (OC, 576). Saint-John Perse considère le mot « œuvre » dans son étymologie, c'est-à-dire comme un « travail ». Son œuvre met en scène le poète en action, dans son souci d'un meilleur accueil du verbe. C'est au nom du travail poétique que Saint-John Perse refuse de s'impliquer dans les débats en cours et tire une certaine gloire à se tenir à l'écart de tout cercle poétique, bien qu'il ait noué plusieurs amitiés avec des écrivains de la *Nouvelle Revue Française*, notamment avec Valéry Larbaud. Dans l'hommage qu'il rend, en 1957, à ce dernier, Saint-John Perse revient, en citant son journal, sur leur position commune contre tout engagement de l'écrivain dans la société et sur l'importance du travail d'écriture :

Vient enfin le jour où l'on se met au travail. Alors un grand silence, un doux et pur silence, s'étend autour de nous. Nous avons retrouvé notre « raison de vivre ». Le monde ne peut pas se mêler de nos affaires, il n'en a pas le droit ; peu importe ce qu'il fait, pense ou dit. Nous vivons absorbé par notre travail, en paix avec nous-même, avec nos voisins, avec la ville où nous vivons... (OC, 488)

Les poètes qui sacrifient leurs œuvres au nom de l'engagement, ou de la résistance, sont la cible de son mépris : « Il n'était pas loin de suspecter l'impuissance chez les contempteurs de la chose littéraire. "Mauvaises manières", en tout cas que tout ce bas romantisme publicitaire de l'anti-littérature » (OC, 490). La création littéraire se suffit à elle-même, elle ne requiert aucune action dans la société. Il n'est pas de place pour l'histoire contemporaine dans la poésie. Saint-John Perse dira à ce propos, dans son *Discours de Florence*, que : « Dante debout dans le vent de l'histoire a porté sans faiblesse sa charge d'humanité ; et tôt levé dans la grandeur,

centenaire de la naissance de Dante) « l'exigence, en art, d'une œuvre réelle et pleine, qui ne craigne pas la notion d' "œuvre", et d'œuvre "œuvrée" » (OC, 453).

instigateur et médiateur, il fut de ces grands devanciers pour qui vivre est créer, et créer s'engager dans une éternité d'histoire » (OC, 457). Le problème qu'il décèle dans l'engagement des écrivains, qu'il s'agisse de mouvement littéraire ou d'idéologie politique, est l'abandon de l'œuvre et la méfiance envers la rhétorique :

Mon cher Larbaud, le Siècle court à de singulières défections littéraires, où l'œuvre elle-même est éludée, l'art en lui-même suspecté, la langue bafouée ; et la stérilité s'enorgueillit d'elle-même, depuis qu'à la création littéraire se substitue l'action littéraire, à l'œuvre le manifeste, à la notion de l'homme en soi celle du comportement social. (OC, 559)

Ainsi, lorsqu'on peut s'attendre à lire dans *Exil* une œuvre de résistance, l'auteur s'en défend : « *Exil* n'est pas une image de la Résistance. C'est un poème de l'éternité de l'exil dans la condition humaine. Un poème né de rien et fait de rien » (OC, 576). *Exil* représente le poète dans la solitude de la création. Ce dernier engage un dialogue où se pose la question des conditions de réception du poème, avec ce qu'on pourrait nommer la muse. Le poète requis par la vie et par la création tient cependant à se distinguer de son œuvre. Saint-John Perse s'en est souvent pris à la critique lorsque celle-ci tentait d'éclairer la lecture de l'œuvre à partir d'éléments biographiques, mettant quasiment sur le même plan la parole du diplomate Alexis Léger et celle du poète Saint-John Perse :

La personnalité même du poète n'appartient en rien au lecteur, qui n'a droit qu'à l'œuvre révolue, détachée comme un fruit de son arbre. Encore plus absurde, infiniment, est cette recherche systématique d'une personnalité politique et l'introduction arbitraire de l'histoire contemporaine, avec toutes ses implications morales, patriotiques ou sociales, dans des poèmes irréductibles à tout ordre temporel, affranchis de toute heure comme de tout lieu, et qui s'inscrivaient toujours, sur leur plan idéal ou absolu, en réaction violente contre toute notion (même la plus indirecte) de littérature « engagée ». (OC, 552-553)

Délivré du souci de plaire à son époque et de toutes mondanités, le poète inscrit son œuvre dans une universalité qui n'est accessible que par une rhétorique affranchie de toute école, par un lyrisme qui contraste, de par son optimisme, avec une production littéraire qui

cultive le goût du néant. La résistance du poète et du poème est dans le travail, dans cette rhétorique qui exige une certaine posture.

De l'extranéité du poète à la déshistoricisation de la poésie

Saint-John Perse adoptait déjà pour *Anabase* la posture du solitaire qui part à la conquête du désert. Cet espace symbolise un lieu temporaire, un lieu de passage où le poète, à l'instar des prophètes, vient se purifier⁷. Les chants du poème éponyme *Exil* mettent en scène le poète éloigné du monde, en pèlerinage dans le désert américain :

Ma gloire est sur les sables, ma gloire est sur les sables !... et ce n'est point errer, ô Pérégrin,
Que de convoiter l'aire la plus nue pour assembler aux syrtes de l'exil un grand poème né de rien, un grand poème fait de rien... (OC, 124)

Tout comme le poème naît à partir d'un néant qu'il ne faut pas craindre, c'est là le sens de « ce n'est point errer » où l'on peut entendre : « ce n'est point se méprendre », le lieu de même paraît « fade » :

J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables. Je me coucherai dans les citernes et dans les vaisseaux creux,
Et tous lieux vains et fades où gît le goût de la grandeur. (OC, 124)

Le but du poète est de ressusciter ce « goût de la grandeur » qui n'est pas l'œuvre elle-même mais l'acte de créer. Ce « goût de la grandeur » s'oppose au goût du néant tantôt évoqué. Tout le poème est un chant de l'accueil de la vie, du réel⁸, et l'éloge de la condition humaine même dans les plus sombres épreuves :

⁷ Cf. E. Caduc, « L'annulation des lieux », [dans :] A. Raybaud (éd.), *Espaces de Saint-John Perse*, Aix-en-Provence, Publications Université de Provence, 1979, p. 99-109.

⁸ Cf. *Discours de Stockholm* : « Car si la poésie n'est pas, comme on l'a dit, "le réel absolu", elle en est bien la plus proche convoitise et la plus proche appréhension, à cette limite extrême de complicité où le réel dans le poème semble s'informer lui-même » (OC, 444).

« Honore, ô Prince, ton exil ! » (OC, 127).

« ...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette grandeur,
 « Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde, et
 sur toutes grèves de ce monde, du même souffle proférée, la même
 vague préférant
 « Une seule et longue phrase sans césure et à jamais intelligible...
 (OC, 126)⁹

La grandeur est encore ce qui appelle l'homme à la résistance : « Et voici qu'il s'élève une rumeur plus vaste par le monde, comme une insurrection de l'âme... » (OC, 127). Le poète s'attache à l'écoute de cette « clameur » et s'engage dans une marche qui épouse ce mouvement. Il ne s'agit pas là d'une simple posture esthétique, mais d'une réelle ambition éthique. C'est une forme de résistance qui rejette l'inaction : la gangrène des civilisations conservatrices et matérialistes. Le poème *Pluies* rappelle à l'homme ses origines argileuses et le purifie de toute tentation de passivité.

Pluies « traite seulement du ressentiment général de la condition humaine et de ses limites matérielles » (OC, 553) d'après Saint-John Perse. Les pluies, à l'instar du « chant des sables » d'*Exil*, parlent d'un ailleurs qui relève la condition de l'homme ou plutôt le *ré-humanise* :

Que votre approche fût pleine de grandeur, nous le savions, hommes des villes, sur nos maigres scories,
 Mais nous avons rêvé de plus hautaines confidences au premier souffle de l'averse,
 Et vous nous restituez, ô Pluies ! à notre instance humaine, avec ce goût d'argile sous nos masques. (OC, 146)

Face au doute en période de crise, l'élément de l'eau en plus d'être purificateur régénère l'homme. Le chant VII de *Pluies* qui est une invocation demeure le plus ouvertement résistant, au sens persien, de tous les poèmes composés pendant l'exil américain. Le poète y expose en effet son aversion pour l'inaction, le conservatisme morbide qui oppresse la mémoire et le rationalisme qui sclérose le langage et engendre une

⁹ Nous reproduisons les guillemets présents dans les poèmes.

forme de désespoir. « Le vrai drame du siècle est dans l'écart qu'on laisse croître entre l'homme temporel et l'homme intemporel » (OC, 446) déclarait-il dans le *Discours de Stockholm*. Il faut comprendre que Saint-John Perse a une double vision de l'existence qui est à la fois un reniement, un arrachement à soi pour devenir l'« Étranger » ou le « Numide » d'*Exil*, par exemple, et un renouement, un ressaisissement de son être par le contact avec le monde sensible qui obéit à un cycle de renouvellement. C'est de ce monde que se sont détournés les « hommes qualifiés pour la décence et la prudence » et les « grands Éducateurs », ce qui conduit à « la souillure du langage sur les lèvres publiques » (OC, 150). En d'autres termes, les écrivains qui s'engagent parce qu'ils sont écrivains trahissent d'une certaine manière le langage « où se transmet le mouvement même de l'Être » (OC, 444). Toutefois le reproche n'est pas adressé à l'engagement lui-même mais à l'asservissement de la littérature et au culte de la raison qui, lorsqu'elle découvre ses limites, s'interdit, contrairement à l'imagination du poète, de « passer outre » (OC, 894) :

lavez, lavez la literie du songe et la litière du savoir : au cœur de l'homme sans refus, au cœur de l'homme sans dégoût, lavez, lavez, ô Pluies ! les plus beaux dons de l'homme... au cœur des hommes les mieux doués pour les grandes œuvres de raisons. (OC, 151)

Jean-Pierre Richard a relevé ce dégoût de Perse pour l'accumulation, pour l'« avoir » et le « savoir » qui est représenté dans le chant VII de *Pluies* par ce qu'il nomme « les hautes tables de mémoire » que sont « tous les vélins et tous les parchemins, couleur de murs d'asiles et de léproseries » (OC, 151) :

Refus de la clôture et de l'investissement, dégoût de la graisse érotique et de la sensation trop lourde, répugnance de la poussière et de l'usé, à travers divers réflexes humoraux, se traduit en somme chez Perse une méfiance essentielle : celle de la durée quand, au lieu d'adhérer à un être ou de fonder un ordre, elle se voue à accumuler, à conserver indéfiniment un avoir.¹⁰

¹⁰ J.-P. Richard, *Onze études sur la poésie moderne*, Paris, Seuil, 1981, p. 47.

Les bibliothèques sont de même, dans *Vents* (1947), des lieux clos et poussiéreux qui nécessitent d'être purifiés¹¹. La hantise du savoir est, plus précisément, le rejet de l'orgueil des « sages » : les « grands Éducateurs » de *Pluies* apparaissent dans *Amers* (1957) comme les ennemis de la joie du poète, comme ceux qui assèchent l'intuition poétique qui est source de connaissance :

Et vous, qu'êtes-vous donc, ô Sages ! pour nous réprimander, ô Sages ? si la fortune de mer nourrit encore, en sa saison, un grand poème hors de raison, m'en refuserez-vous l'accès ? [...] Et qui donc, né de l'homme, se tiendrait sans offense aux côtés de ma joie ? – Ceux-là qui, de naissance, tiennent leur connaissance au-dessus du savoir. (*OC*, 268)

En excluant l'histoire dans sa production littéraire, Saint-John Perse explore un idéal humaniste qui réconcilie l'homme avec ses instincts primitifs qui sont intemporels. La poésie permet de renouer avec un langage pur, ce qu'il nomme le langage de l'origine. Cette quête poétique s'illustre notamment dans le poème *Neiges*, dédié à la mère du poète restée en France. Les *Lettres d'exil* publiées dans les *Œuvres complètes* témoignent du souci du poète pour sa famille qui subissait les pressions du régime de Vichy. Le thème de *Neiges* reste celui de l'accueil du poème mais aussi la dimension introspective que cela engage. Le poète remonte vers la source du langage qui est une réalité à part entière :

Seul à faire le compte dans cette chambre d'angle qu'environne un Océan de neiges. ... Hôte précaire de l'instant, homme sans preuve ni témoin, détacherai-je mon lit bas comme une pirogue de sa crique ... Ceux qui campent chaque jour plus loin du lieu de leur naissance, ceux qui tirent chaque jour le cours des choses illisibles ; et remontant les fleuves vers leur source, entre les vertes apparences, ils sont soudain gagnés de cet éclat sévère où toute langue perd ses armes. (*OC*, 162)

Cette solitude qui souligne de nouveau l'extranéité du poète permet à l'œuvre de se déployer et de s'affranchir du contexte. *Neiges* mêle à la fois l'expression de l'intimité

¹¹ « Ha ! qu'on m'évente tout ce loess ! Ha ! qu'on m'évente tout ce leurre ! Sécheresse et supercherie d'autels... Les livres tristes, innombrables, sur leur tranche de craie pâle... » (*OC*, 186).

et l'inscription du poème dans l'intemporalité :

Ainsi l'homme mi-nu sur l'Océan des neiges, tombant soudain l'immense libration, poursuit un singulier destin où les mots n'ont plus de prise. Épouse du monde ma présence, épouse du monde ma prudence !... Et du côté des eaux premières me retournant avec le jour, comme le voyageur, à la néoménie, dont la conduite est incertaine et la démarche aberrante, voici que j'ai dessein d'errer parmi les plus vieilles couches du langage, parmi les plus hautes tranches phonétiques : jusqu'à des langues très lointaines, jusqu'à des langues très entières et très parcimonieuses, comme ces langues dravidiennes qui n'eurent pas de mots distincts pour « hier » et pour « demain » [...]. (OC, 162)

Cependant, comme l'écrit encore Richard : « C'est à partir de cette expérience négative, et contre elle, que toute l'œuvre de Perse va prendre son élan. Mais ne nous y trompons pas : cette expérience, c'est la sienne, certes, mais c'est aussi la nôtre, c'est celle de tout l'Occident civilisé »¹². La résistance de Saint-John Perse se fait par un détour par le langage, par la poésie qui prend le relais de la philosophie et de l'idéologie là où elles se révèlent, à ses yeux, impuissantes. C'est le sens du *Discours de Stockholm*, c'est aussi ce qui est donné à voir dans poèmes qui sont le lieu d'un ressaisissement mais aussi d'une transgression. Cette dernière notion est importante car elle n'est pas à entendre dans le sens commun du terme, tout comme le mot de résistance revêt de fait une forme passive.

La résistance par le détour de la poésie

Exil n'ignore pas les réalités de son époque mais les évoque par un détour qui semble être l'unique possibilité offerte au poète pour renouer avec cette part de lui-même dont il s'était détourné, mais aussi prendre part au « drame » de son époque. C'est là une définition de la notion de transgression dans l'œuvre de Saint-John Perse qui ne peut être dissociée du ressaisissement de soi, comme l'a noté par ailleurs Danion Nasta : « La transgression restaure l'intégrité de l'être, elle accomplit

¹² *Ibid.*

un acte de restitution ontologique à la faveur duquel l'homme s'avance depuis les marges de l'existence au cœur de l'être. Épurée de toute connotation subversive ou anarchique, la transgression dévoile son essence et sa finalité hautement positives : c'est le retour aux sources, la restauration du paradigme originel qui s'amorce là. La transgression est la courroie sans fin du primordial »¹³. S'il n'y a aucune position idéologique dans ce terme et s'il n'y a, non plus, aucune volonté d'engagement, il faut dire que la réception d'*Exil* montre, malgré les réticences du poète, qu'il s'agit d'une œuvre d'actualité et qu'elle s'inscrit dans une démarche de résistance. Elle s'adresse aux lecteurs comme un appel – ou rappel – à des valeurs humanistes. Si *Exil* ne traite que de la « condition humaine », il s'agit bien d'une forme d'engagement pour – et au nom de – l'action. Colette Camelin et Joëlle Gardes-Tamine notent, pour leur part, la flagrante historicité de l'œuvre replacée dans son contexte de création et de parution : « Selon la perspective attentive à la configuration du champ littéraire et intellectuel de son temps, l'œuvre de Saint-John Perse est pourtant historique, car elle est inséparable de la position du poète de ce champ. Le choix d'une « inactualité » ne se comprend que sur la scène où il est revendiqué. Nous partons de l'hypothèse qu'abstraire la poésie du XX^e siècle, que ce soit pour en louer l'univers mythique ou pour critiquer l'immobilité hiératique, revient à priver cette œuvre de l'épaisseur de sens qui en fait la richesse »¹⁴.

Saint-John Perse mythifie l'histoire contemporaine comme pour donner une impression de déjà-vu, d'une répétition des drames de (et dans) l'histoire. Plusieurs occurrences dans *Exil* renvoient à l'Europe de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire personnelle du poète est elle-

¹³ D. Nasta, *Saint-John Perse et la découverte de l'être*, Paris, PUF, 1980, p. 117.

¹⁴ C. Camelin, J. Gardes-Tamine, « Lire Saint-John Perse en philologue », [dans :] J. Gardes-Tamine (dir.), *Saint-John Perse sans masque. Lecture philologique de l'œuvre*, Poitiers, La licorne, 2002, p. 15.

même présente dans l'œuvre. Sa condition d'expatrié est bien la première source de ce poème. Le retour au « Je » qui fut présent dans *Éloges* et érudé dans *Anabase*, bien qu'il lui soit par moment préféré « l'Étranger » ou un autre alter-ego du poète, signifie pleinement l'actualité de l'œuvre. Les références biographiques fleurissent dans le texte : « Me voici restitué à ma rive natale... Il n'est d'histoire que de l'âme, il n'est d'aisance que de l'âme » (OC, 130). Il est toujours question de deux rives qui s'opposent et qui ne parviennent pas à communiquer. La poésie de Saint-John Perse est celle d'une nostalgie d'un langage vibrant et autonome, c'est la nostalgie de l'île de l'enfance. Ce détour qu'il prend s'inscrit dans l'action qui est le cours normal des choses si l'on se réfère à sa conception de l'existence. Son message appelle à la résistance contre ces penchants naturels que sont la résignation ou, encore une fois, le désespoir en temps de crise. Caillois soumet dans *Babel* une conception de la résistance qui n'est pas loin de celle de Saint-John Perse : « Il n'est d'ailleurs pour l'homme qu'une révolte féconde : prendre contre la nature le parti de l'homme et, contre elle qui ne connaît ni justice, ni raison, ni style, porter plus loin encore les ambitions de cet animal insatiable »¹⁵. Dans *Vents le Poète* « témoigne pour l'homme » :

Car c'est de l'homme qu'il s'agit, et de son renouement.
 Quelqu'un au monde n'élèvera-t-il la voix ? Témoignage pour l'homme...
 Que le Poète se fasse entendre, et qu'il dirige le jugement ! (OC, 226)

Avec *Exil*, Saint-John Perse soumet un nouveau langage : le « langage de l'exil », un langage elliptique placé sous le signe de l'éclair. C'est un langage dynamique qui embrasse le passé et le présent et qui épouse le mouvement de l'existence ; il ne se laisse saisir ni corrompre. La responsabilité de l'écrivain est dans son rapport avec le langage qui, vivant, réintègre l'homme dans une vision métaphysique de l'histoire. C'est un

¹⁵ R. Caillois, *Babel*, op. cit., p. 359.

courant de la littérature du XX^e siècle qu'a relevé Antoine Compagnon sur la question de l'engagement des écrivains : « Après le surréalisme et après la guerre, dont les effets sur la poésie furent opposés, mais aussi profonds et indélébiles, la poésie a connu un double désengagement. Elle s'est éloignée de la doctrine surréaliste d'une part – automatisme, image et hasard objectif –, et du dogme politique, notamment communiste, d'autre part. Ou bien la poésie a fait retour à la tradition lyrique, ou bien elle a été tentée par l'hermétisme d'une poétique métaphysique, ou ontologique, questionnant les rapports du langage et de l'Être. À moins que les deux voies n'aient parfois pu se rejoindre »¹⁶. Mais Saint-John Perse n'a pas attendu l'après-guerre pour faire la distinction entre l'homme public Alexis Léger et le poète Saint-John Perse, ni pour inscrire son œuvre dans une tradition lyrique quelconque. Il semble cependant qu'il entame à partir d'*Exil* l'élaboration d'une poétique ontologique qui sera clairement définie dans les discours de Stockholm et de Florence de même que dans la suite de son œuvre. Il ne sera plus question que d'une réintégration de l'homme dans un langage vivant, expurgé de tout utilitarisme. Si nommer est créer, créer peut bien se définir comme un acte de résistance contre tout ce qui déshumanise, tout ce qui empêche l'expansion du vivant ou tente de réduire la poésie à une vision étriquée du réel : « À la question toujours posée "Pourquoi écrivez-vous ?" la réponse du poète sera toujours la plus brève : "Pour mieux vivre" » (*OC*, 554).

¹⁶ A. Compagnon, « Le XIX^e siècle », [dans :] J.-Y. Tadié (dir.), *Littérature française : dynamique et histoire II*, Paris, Gallimard, 2007, p. 723.

bibliographie

- Caillouis R., *Babel* précédé de *Vocabulaire esthétique*, Paris, Gallimard, 1996.
- Camelin C., Gardes-Tamine J., « Lire Saint-John Perse en philologue », [dans :] Gardes-Tamine J. (dir.), *Saint-John Perse sans masque. Lecture philologique de l'œuvre*, Poitiers, La Licorne, 2002.
- Compagnon A., « Le XX^e siècle », [dans :] J.-Y. Tadié (dir.), *Littérature française : dynamique et histoire II*, Paris, Gallimard, 2007.
- Levillain H., Sacotte M. (dir.), *Saint-John Perse (1945-1960) : une poétique pour l'âge nucléaire?*, Paris, Klincksieck, 2005.
- Nasta D., *Saint-John Perse et la découverte de l'être*, Paris, PUF, 1980.
- Richard J.-P., *Onze études sur la poésie moderne*, Paris, Seuil, 1981.
- Perse S.J., *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1986.
- Thélot J., *Travail vivant de la poésie*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.
- Ventresque R., « Procès de l'existentialisme et de la littérature engagée », [dans :] *Souffle de Perse*, décembre 2010, Hors-Série, n° 1.

abstract

Exile of Saint-John Perse: poetic of vivacity as a resistance act

It is against a negative vision of the evolution of history and against the negligence of the work by some writers on behalf of social engagement that Saint-John Perse (1887-1975) refuses to consider his collection, *Exile* (1944) as a work of resistance. Loneliness is an essential condition for the creation and the dehistoricization included the theme of the artwork in a timeless and universal dimension. The function of the poet is to recall the importance of a dynamic language that resists to the tyranny of rationalism. The poetic creation is the means to resist any dehumanization. The lesson of optimism of the poet directs man towards a future and a horizon to conquer.

keywords

history, language, engagement, poetry, action

andré thiandoum

André Thiandoum est doctorant en littérature française à l'Université Lumière Lyon 2. Il s'intéresse à la question du lyrisme et de la notion de mouvement dans l'œuvre de Saint-John Perse.